

PHILIPPE CURVAL

TRONCHE



LA VOLTE

PHILIPPE CURVAL

TRONCHE
ROSÉPINE

LA VOLTE

« L'essentiel, c'est de parvenir à l'essentiel. »

ALASSANE OUATTARA, ENTRETIEN À FRANCE 24

PROLOGUE

Mes poumons s'enflamment. Je suis conduit aux urgences de l'hôpital. Trente-huit, trente-neuf degrés cinq, la fièvre trace sa marque sur le thermomètre à infrarouge qu'une infirmière plante dans mon oreille. Après un passage erroné par la filière coronavirus, droit dans le nez, les tubes flexibles pour m'alimenter en oxygène. Respirer enfin ! Bolus de corticoïdes à haute dose sous perfusion. Nuit d'enfer sans pouvoir dormir, étouffé par les montées de mucosités. En principe, rien de tel que l'insomnie pour écrire. Or, dans ce contexte brûlant, je suis incapable de dicter quelques notes pour étayer le projet littéraire qui surgit en moi tel un torrent de lave enflammant mon esprit. Passé, présent, futur se développent sous la forme de brefs cauchemars récurrents. Aussitôt s'y greffent des milliers d'idées délirantes qui composent un récit tortueux, si prolifique que je tente en vain de le maîtriser. Il gonfle et m'envahit tout entier. Tronche, je suis Tronche ! J'éprouve le besoin d'imaginer d'où je viens, de comprendre qui je suis et par quelle étrange cascade généalogique je m'appelle ainsi. Les mille cinq cent quarante-cinq autres qui portent le même patronyme que moi et sont nés depuis 1887 vont m'accompagner à travers un récit fabuleux qui se forme dans mon esprit.

Je finis par m'endormir vers cinq heures du matin. À peine une demi-heure plus tard, un infirmier introduit une aiguille dans la veine de mon bras gauche pour me prélever mon sang. Tout réveillé, tout boursoufflé des rêves intenses qui ont surgi durant ces quelques minutes de sommeil, je me sens investi d'une certitude : je tiens la matière d'étonnantes histoires, issues d'une saga extrafamiliale où sera déclinée la chronique des Tronche. Cela n'a rien d'une illusion ! Défilent les centaines d'anecdotes, tranches de vie, aventures marginales, drames inventés qui se sont accumulés dans ma mémoire au cours de la nuit. Et, pendant l'interminable journée qui suit, en dépit des soins divers qu'on m'inflige, des repas dégoûtants, le magma s'organise.

Impression si vraie, si puissante que j'ai le sentiment d'avoir déjà écrit le roman en pensée. Il suffirait d'un transfert magique pour que l'ensemble des mots qui le composent s'orchestrent et s'installent dans le traitement de texte de ma tablette.

Une fois revenu dans mon appartement après douze jours d'hospitalisation extrêmement pénibles, je m'essouffle à monter les seize marches de l'escalier qui accède à ma chambre, jambes flageolantes. Taux d'oxygène 95, température 37,5 °C, tension 135/72, guéri, mais très affaibli, je me couche.

Une intense fatigue me plonge dans un profond sommeil dont je ne me réveille qu'au lendemain. Et voilà que j'ai tout oublié, sauf mon projet. Tout pourrit, tout pourrit, tout s'efface, que reste-t-il de ces anciennes traces ? Une mémoire enfouie au plus profond de mon cerveau. Un volcan endormi où bouillonne le magma littéraire. Comment retrouver ces torrents d'images qui m'ont bouleversé au cours de ma fièvre ? Si j'étais au centre du monde, dans les profondeurs de la Terre, peut-être en faire rejaillir les souvenirs. Mais je ne suis qu'un pauvre écrivain sur le retour, vieilli, malade, impuissant, bourré de cortisone, en convalescence pour je ne sais combien de temps.

Je dois donc dompter cette faiblesse, commencer par le commencement, retrouver la force qui m'anime depuis ma naissance, en espérant que resurgisse cette œuvre enfouie qui sera peut-être la dernière.

M'appuyer sur le fait que je suis né en 1929, excellent cru pour le vin, pour les événements qui ont bouleversé l'équilibre de la planète, pour les mouvements littéraires, artistiques, ne serait-ce que l'apparition définitive du mot « science-fiction », qui a sous-tendu une partie de ma vie, etc. Et quand on examine de près tout ce qui s'est produit cette année-là, en dehors de ma naissance, personne ne peut nier qu'elle fut exceptionnelle. En partie à cause du krach.

Ce choc violent, dont une minorité de financiers aux idées courtes, mais au portefeuille bien rempli, aura été responsable du réveil des consciences, produit des réactions multiples, inventives et efficaces dans tous les domaines. Ceci explique qu'à ma naissance j'aie été porté par une vague d'innovations extraordinaires.

Contrairement aux apparences, je n'ai vraiment jamais souffert de mon nom et si j'ai pris un pseudonyme, c'est pour des raisons d'ordre familial, pas à cause d'une dissonance qui m'aurait déplu. Quand j'étais dans les petites classes du lycée, on m'appelait Tranche, par dérision. En baie de Somme, où je possède une résidence secondaire, tout le monde m'appelle Tronche et cela me convient.

Dans mon enfance, la signification actuelle du patronyme n'était pas parvenue aux oreilles de la plupart des gens. Il a fallu attendre que Pierrot les grandes feuilles (alias Pierre Devaux, l'auteur de *XP 15 en feu*, un roman de proto-science-fiction) le révèle dans son dictionnaire d'argot comme l'équivalent de « visage » pour qu'il se propage dans le langage courant. Ce n'est pas pour me vanter, puisque ça ne s'adresse pas spécifiquement à moi, mais on dit volontiers « Il a une sacrée tronche » pour exprimer qu'un individu est particulièrement intelligent. Il n'y a que Tronche qui tronche. C'est au cours des décennies suivantes que le verbe « troncher », pour « baiser », s'est imposé. Je me suis longuement interrogé pour comprendre comment le mot avait dérivé, jusqu'au moment où j'ai repéré qu'il n'avait pas la même origine et venait de *trancare*, en latin, qui veut dire trancher. Les étymologistes l'affirment, je ne vois pas le rapport. En revanche, « détroncher » signifie « regarder avec soin, reconnaître ». Ce que je suis en train de faire.

En cherchant bien dans les dictionnaires, vous découvrirez des expressions provençales comme « tronche d'api », ou « tronche de cake », qui veut dire « benêt », « idiot », d'une façon amicale. Ou « tronche de gail », qui signifie « entêté ». C'est ainsi que m'appelait François Bordes, un préhistorien éminent, mais aussi écrivain de science-fiction sous le pseudonyme de Francis Carsac, lorsqu'il venait à Paris dans les années cinquante à la librairie de la Balance, depuis son université de Bordeaux.

Entêté, je le suis, disons plutôt tenace. C'est pourquoi j'insiste sur le sens premier de « tronche ». Qui signifie la même chose en espagnol. D'après mes informations les plus sûres et contrairement à ce qu'affirment certains dictionnaires, ce serait la dénomination d'une grosse « souche » que l'on mettait jadis dans la soirée de Noël afin que le feu dure longtemps. C'est en cette

tronche-là, compacte, robuste, résistante que je me reconnais. On peut aussi évoquer la petite Tronche et la grande Tronche en Isère, qui existaient au Moyen Âge et sont devenues la Tronche, mais j'ignore pourquoi, Wikipédia ne le dit pas. Et *tronchi*, en italien, veut dire « bûches ».

Ceci dit, cette origine des Tronche ne m'intéresse pas plus que ça et je ne souhaite pas bûcher sur la question. Vous non plus, je pense.

Je n'ai donc pas l'intention de poursuivre la description de ma famille dans le détail. Silence complice à l'égard de ma mère, de mon père, de mes grands-mères, grands-pères, de mes oncles, de mes tantes, de mes cousins et cousines germaines, de mes nièces et des apparentés, de mes petites-nièces et mes petits-neveux, jusqu'à leur descendance qui ne portera pas – sauf une exception – le nom de Tronche, ce qui les excommunie d'emblée. D'une part, ce serait fastidieux, d'autre part, je pourrais introduire de grossières erreurs dues à ma méconnaissance de cas particuliers. Par ailleurs je risquerais de dénicher des faits obscurs et dérangeants, ce qui me serait reproché. Ce qui n'exclut pas de voir apparaître des personnalités familiales sous d'autres prénoms et d'autres physionomies dans le roman que je projette, afin de souligner quelques traits de caractère inhérents à notre patronyme. Car les gènes Tronche ne se perdent pas aussi facilement.

Même si le nom s'égaré par je ne sais quel cheminement sur les sites porno, comme « Ta Tronche dans la maison de l'horreur », « Enculeuse Tronche films », galerie de vraies chattes juteuses, ou encore « galerie de branlettes plan cul de la tronche puceau ».

Cela m'amène à révéler que l'idée finale de ce roman à épisodes m'est venue d'un site nommé « Tronche de Fake », apparu en cette seconde décennie du troisième millénaire, qui recense toutes les fausses nouvelles liées au prodigieux déploiement de conneries sur les réseaux sociaux.

Ainsi, puisant à mon ancienne fièvre, je vais procéder à l'invention d'histoires parallèles, construire une saga en cinq épisodes où seront dévoilées quelques facettes de la vraie tronchitude. Ce ne sera pas des autofictions, mais des extrafictions.

Au milieu des années soixante, Rosépine Tronche s'est installée avec son fils de cinq ans, Balthazar, à La Garde-Guérin, cité qui barre la voie Régordane reliant jadis l'Île-de-France au Languedoc. Village particulier puisqu'il est surmonté par une haute tour, construite pour guetter le passage de voyageurs. Ceint d'épaisses demeures de pierres grises situées au bord d'un à-pic sur les gorges du Chassezac, il offre une façade spartiate que l'on pourrait qualifier de menaçante. Au Moyen Âge, ces maisons fortifiées étaient tenues par des seigneurs, qui se nommaient les chevaliers pariers, chargés de prélever un péage sur les marchandises en transit. Peu à peu entré en déshérence, le village présente, dans la deuxième partie du vingtième siècle, un aspect délabré. Rues empierrées, défoncées, hauts murs défraîchis, toits de lauzes, qui constituent un étroit dédale d'une géométrie complexe. Une quinzaine d'habitants tout au plus y résident à l'année.

Rosépine demeure en contrebas dans la première ferme construite au flanc de la côte qui mène à la rude cité des passeurs. Au mois de juin, depuis sa fenêtre, elle a l'impression de se trouver au sein d'une enluminure des *Très Riches Heures du duc de Berry*. Les milliers de touches de couleurs qui tapissent les champs illuminent sa journée, surtout quand elle regarde son enfant courir dans les herbes pour attraper des papillons. Parfois, il tombe et se relève en riant.

Tout en haut se dresse le village, fantôme de pierre.

C'est au cœur de ces lieux dépouillés qu'elle compte se ressourcer, découvrir ce qu'elle porte en elle depuis sa naissance et dont elle cherche en vain la clé. À aucun moment elle ne regrette son appartement parisien de trois pièces au rez-de-chaussée, plus une cave aménagée, qui donne sur une cour plutôt sombre dans la partie agréable de la rue de Tolbiac. Vu son activité, elle s'y trouvait parfaitement à l'aise. Elle se souvient seulement de l'avoir choisi sur un coup de tête, un jour qu'elle visitait un autre logement dans le quartier. Simplement parce que la boutique qui donnait sur la rue portait le nom de « Jean Tronche opticien » inscrit sur la porte d'entrée en verre. Elle ne l'a d'ailleurs jamais rencontré puisque le

local était à louer. D'après les commérages, celui-ci avait décidé d'abandonner le métier pour se consacrer à la peinture.

Des années auparavant, elle s'était déjà prise d'un soudain désir de revenir en Lozère, qu'elle connaissait bien pour y être née, y avoir vécu durant son enfance. Tout à fait par hasard, effondrée sur son lit un jour où elle se sentait extrêmement fatiguée, au bord de la dépression, elle avait retrouvé le *Voyage avec un âne à travers les Cévennes* dans sa bibliothèque. Séduite par cette vision très poétique de Stevenson, ce livre l'avait incitée à se lancer sur les traces du romancier pour un voyage de vacances aux sources de son existence, en suivant le même itinéraire champêtre.

Sans âne.

*

À cette époque, ce qui est devenu en partie le sentier Stevenson n'était qu'un GR ordinaire, très peu fréquenté, que la mode des randonnées pédestres n'avait pas encore transformé en boulevard. Au mois de juin, elle s'était lancée dans les Cévennes avec pour tout bagage un petit havresac qu'elle avait dégotté dans un surplus militaire. Cela lui suffisait pour ranger une toile de jute afin de pique-niquer, une cape imperméable en plastique transparent, une gourde d'eau, une fiasque de vin, de merveilleux fromages de chèvre aux goûts fleuris, de succulents saucissons du cru qu'elle achetait dans les épiceries locales, du pain, des tomates. Calculant ses étapes selon les possibilités de couchage qu'elle avait repérées sur une carte d'état-major, Rosépine marchait de 7 à 30 kilomètres par jour, de façon à trouver un modeste hôtel où dormir. C'était encore la campagne profonde, il ne s'agissait pas d'arriver après sept heures pour dîner, car tous les voyageurs de commerce qui débarquaient après ce délai se voyaient repoussés, ou sévèrement gourmandés par la patronne. Pour tout menu, chaque soir, c'était sardines à l'huile, escalopes à la crème, fruits du verger. Cette monotonie ne suffisait pas à tempérer son allégresse. Rosépine traversait les champs en chantant, piétinant l'herbe aux senteurs exquis. Elle s'éloignait volontiers du sentier souvent très mal balisé afin de faire semblant de se perdre dans la nature

vierge. Avec rigueur, elle avait appris à se repérer grâce à une boussole et une carte d'état-major IGN pour retrouver son chemin, tel un marin de terre équipé d'un sextant, en tâchant de suivre au plus près la ligne de partage des eaux Océan-Méditerranée. Quelques jours plus tard, elle ne ressentait déjà plus les premières douleurs dues à la fatigue de la marche qui l'amenaient à grimacer. Le baume dont elle avait enduit ses épaules crispées par le port du sac avait parfaitement agi.

Dans l'hôtel qu'elle choisit en plein centre des Estables, en Haute-Loire, elle découvrit une chambre chauffée avec un plafonnier pour tout éclairage. La réception se révéla timide, mais sans hostilité. Ce fut pour Rosépine un délice de se laver entièrement. Le sentiment de propreté lui apporta un réel soulagement, après plusieurs jours de route.

Quittant Les Estables, dont l'atmosphère en ces années paraissait digne d'illustrer les conditions de vie au Moyen Âge, Rosépine atteignit vers midi le pied du mont Gerbier-de-Jonc pour surprendre en solitaire la source officielle de la Loire. Quelle ne fut pas sa déception, après une courte ascension, de découvrir une centaine de touristes sur le lieu, venus en autocar !

Or, depuis son enfance, Rosépine éprouvait une angoisse physique dès qu'elle se trouvait en présence de la foule. Cette insociabilité la portait à éviter les emplois qui exigeaient un rapport étroit avec le public. Aussi avait-elle abandonné ses études d'infirmière pour choisir un métier singulier. Dans son petit appartement, elle tricotait des modèles originaux de pull-overs, de jupes, de châles qu'elle fournissait à plusieurs boutiques de mode haut de gamme. Cette vie quasi monastique où son habileté manuelle lui permettait un automatisme des gestes, une vraie liberté de pensée ne lui déplaisait pas, bien au contraire. Quand celle-ci ne se révélait pas un puissant moteur pour développer des rêves éveillés, elle proposait une simple méthode pour accéder à la méditation. Mais un jour, cette discipline avait fini par la lasser à cause de sa monotonie, ou plutôt de l'enfermement qu'elle impliquait.

Poursuivant son chemin, Rosépine, surprise par un violent orage, revêtit sa cape imperméable afin de se protéger d'une pluie diluvienne. Après quelques

kilomètres, la sueur se condensait sur les parois en plastique au point de retomber en gouttes sur son corps. Nageant plus que marchant, elle se réfugia dans un bois. Mais au bout d'une vingtaine de minutes d'errance dans la gadoue, piétinant les mousses hydrophiles, fouettée par les fougères dégoulinantes de pluie, pénétrée par l'humidité intense, elle s'écroula sur le sol, en proie à un épuisement sans limites. Incapable de réagir, Rosépine s'apprêtait à demeurer là jusqu'à ce que la mort la délivre. À demi inconsciente, elle sentit soudain qu'on la giflait. Ouvrant un œil dans l'aérosol de vapeur qui l'engloutissait, elle aperçut une vague silhouette. Deux bras puissants se glissèrent sous ses aisselles pour la soulever. Puis une voix grave :

— Maintenant il faut marcher ! dit l'homme de haute stature qui venait de surgir par miracle.

Jambes flageolantes, elle esquissa quelques pas.

— Une bonne rincette vaut mieux que cette cochonnerie ! ajouta l'inconnu.

Rapidement dépouillée de sa cape sans qu'elle le veuille, les rafales de pluie fouettèrent son visage. Ce qui la revigora.

— Suivez-moi, je vous emmène à l'abri !

Obéir ! Pas d'autre solution. Comme hypnotisée, elle lui emboîta le pas dans un état d'hébétude jusqu'à un gros village.

— C'est Saint-Cirgues-en-Montagne, vous trouverez un hôtel au bout de la ruelle, moi, je vous laisse !

Le temps de se retourner, il avait disparu.

L'eau ruisselait sur les pavés disjoints, créant de minuscules cataractes. En marchant sur les bas-côtés, elle finit par atteindre une grande bâtisse illuminée au centre d'une place déserte, où, les yeux embués sous la pluie battante, elle crut lire sur une enseigne « Hôtel du Bonheur ». Intriguée, elle poussa la porte, s'engouffra dans la tiède chaleur d'une salle très animée où des dizaines de personnages issus d'un roman paysan, attablés autour d'une table d'hôte, buvaient et riaient, chantaient, braillaient. C'était la fête !

Un homme en pantalon de coutil bleu se leva et s'approcha d'elle :

— Vous êtes toute grelotte, dit-il en la saisissant de ses deux mains par les épaules. Venez, je vais vous conduire à votre chambre, vous pourrez vous débarrasser de vos vêtements humides, vous réchauffer en prenant un bon bain. Et si vous n’êtes pas trop épuisée, rejoignez-nous pour dîner, je vous promets qu’on s’amuse bien à Saint-Cirgues.

À peine entrée dans une chambre à l’odeur d’encaustique, papier à fleurs, poutres apparentes, elle se débarrassa avec difficulté de ses vêtements qui lui collaient à la peau. Sans même prendre la peine de s’essuyer, Rosépine se glissa dans les draps, sous le gros édredon posé sur la courtepointe, s’endormit sur-le-champ. Elle se réveilla au milieu de la nuit, secouée par un rêve angoissant : dans son lit plongé au fond de la mer, une baleine venait de se coucher à son côté. L’œil un peu égaré, elle remarqua son corsage et son jean posés en tas sur le parquet. Elle les suspendit sur des cintres pour qu’ils sèchent, puis se rendormit aussitôt.

Au matin, elle ouvrit les volets, fusillée par un soleil d’acier qui se hissait à l’horizon. Devant ses yeux s’étendaient collines et bosquets que soulignaient des plaques de lumière et d’ombre nées des rayons obliques de l’astre à son levant. L’herbe, enrobée de rosée, scintillait, agitée par le souffle léger d’une brise d’est. Un troupeau de chèvres dévalait vers le mince ruisseau qui sinuait à travers le paysage champêtre. Quelques poules gloussaient au pied de sa fenêtre en picorant. Cette vision d’un calme agréable, plus belle qu’une carte postale, l’apaisa. Rosépine ouvrit les robinets d’eau froide et chaude pour obtenir une bonne température afin de remplir la baignoire à quatre pattes qui, d’après la texture de l’émail, avait connu les corps de milliers de clients. Une fois lavée, rincée, reconstituée, elle se leva, face à un miroir ovale à bascule posé sur un petit meuble laqué rouge. Pour la première fois depuis longtemps, elle se voyait nue, tout entière, des pieds à la tête. De son visage elle avait fait son deuil. Non qu’elle se trouvât vilaine, mais son nez ne lui plaisait pas, sa bouche lui semblait trop grande, même ses yeux ne trouvaient pas grâce à ses yeux bien qu’ils soient d’une délicate couleur noisette. Elle jugeait ses paupières tombantes et ses sourcils trop épais. Seule exception, ses cheveux d’un roux léger, épais, brillants, qu’elle laissait

retomber sur ses épaules lorsqu'elle les dénouait, la réjouissaient. Quant à son corps, qu'elle découvrait dans sa plénitude, Rosépine le trouva appétissant. Jolis seins bien découpés, ni trop petits, ni trop gros, qui se tenaient fièrement dressés, surplombant son petit ventre rond au nombril finement dessiné, son pubis au pelage tempéré. Cuisses et jambes de danseuse, petits orteils délicatement ciselés. L'ensemble lui paraissait presque parfait, bien qu'elle ait préféré que son cou soit plus allongé. Soudain, saisie de confusion par cet exercice d'auto contemplation, elle rougit de la tête aux pieds.

En général, les femmes et les hommes estampillés Tronche, s'ils sont légèrement orgueilleux, ne sont guère ambitieux. S'ils n'aiment pas qu'on piétine leurs plates-bandes, ils demeurent modestes.

Rosépine s'essuya, enfila une petite culotte à pois qu'elle avait achetée en passant au marché de Saint-Agrève, tira de son sac une robe de coton à fleurs, pétunias, œillets de poète, chaussa des sandales et descendit à la réception de l'hôtel. Le patron, qu'elle avait à peine entrevu la veille, se précipita pour lui demander si elle prenait un petit déjeuner. C'était un homme court sur pattes avec de grosses moustaches auvergnates qui dissimulaient un sourire généreux malgré ses dents gâtées par des milliers d'heures de pipe au gros gris.

Sommaire

[Couverture](#)

[Présentation](#)

[Tronche, Rosépine](#)

[Épigraphe](#)

[PROLOGUE](#)

[Au milieu des années soixante...](#)

[Copyright](#)

::

Couverture : Laurent Rivelaygue

Conception graphique et maquette intérieure : Laure Afchain

Préparation de copie : Véronique Duthille

::

Les textes de cet ouvrage ont été composés avec le caractère *LaVolte*,
dessiné par Laure Afchain.

© Tous droits réservés.

::

© Éditions La Volte — 2023

Dépôt légal janvier 2023

I.S.B.N : 978-2-37049-211-1

Numéro 0-94

::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net

PHILIPPE CURVAL

TRONCHE



LA VOLTE